

**OBSERVER ET COMPRENDRE
LES ARBRES**

Autres livres de Ernst-Michaël KRANICH

Plante et cosmos

Fondements d'une botanique cosmologique, Triades 2004

Métamorphoses physiologiques

Du Crocus au Tournesol, Triades 2005

L'enfant en devenir

Fondements de la pédagogie Steiner-Waldorf, Triades 2006

L'animal

Approche d'une zoologie goethéenne, Triades 2006

L'homme et son corps

Anatomie, physiologie, psychologie, Triades 2006

Autres livres de Frits JULIUS

Évolution et métamorphose

L'action des 7 planètes dans la plante et la vie humaine, Triades 2007

Le langage imagé du zodiaque

Une approche phénoménologique de l'astrologie, Triades 2007

Frits JULIUS/Ernst-Michaël KRANICH

OBSERVER ET COMPRENDRE
LES ARBRES

Contribution à une botanique cosmologique

Traduction de Claudine Villetet



TRIADES, 2011

Titre original : *Bäume und Planeten*

© 2007 by Verlag Freies Geistesleben, Stuttgart

Pour la traduction française

© 2011 by Éditions Triades – 60570 Laboissière en Thelle

www.editions-triades.com

ISBN : 978-2-85248-334-7

Sommaire

Préface (<i>E. M. Kranich</i>)	7
Préface à la 2 ^e édition (<i>E. M. Kranich</i>)	11
À propos de la 4 ^e édition	13
I. Un chemin vers l'être des sept arbres. Point de départ : le premier Goethéanum (<i>F.H. Julius</i>)	15
II. Les sept arbres (<i>F.H. Julius</i>)	23
<i>L'Orme /L'Érable, comparé à l'Orme/Le Bouleau et le Chêne/Le Frêne /Le Cerisier/Le Hêtre commun et le Charme</i>	
III. Les arbres entre lumière et obscurité (<i>F.H. Julius</i>)	75
IV. L'arbre dans son rapport avec le monde planétaire (<i>E.M. Kranich</i>)	79
<i>La forme fondamentale commune aux plantes herbacées et aux feuillus/La cohérence interne du monde planétaire/Le système-tige des plantes herbacées dans son rapport avec le monde planétaire/La formation du feuillu, mani- festation de Jupiter</i>	
V. Le caractère des sept arbres, manifestation des planètes, du Soleil et de la Lune (<i>E.M. Kranich</i>)	90
<i>La double action du rythme Terre-Soleil dans la croissance des feuillus/ Érable – insertion harmonieuse dans l'environnement due à Jupiter/Hêtre – isolation par rapport à l'environnement due à Saturne/Chêne – péné- tration énergétique dans l'espace due à Mars/Orme – insertion en plan dans l'environnement, manifestation de Mercure/Bouleau – ouverture totale à l'environnement, signature de Vénus/Cerisier – l'action de forces d'isolation, manifestation de la Lune/Frêne – impulsion donnée à la formation de la tige par le Soleil.</i>	
VI. Les racines et les bois (<i>E. M. Kranich</i>)	126
VII. Les arbres dans la suite des colonnes (<i>E.M. Kranich</i>)	131
Annexe I: Les sept types de croissance et les sept arbres (<i>F.H. Julius</i>)	135

Observer et comprendre les arbres

Annexe II:

À propos des conifères et autres gymnospermes (<i>E. M. Kranich</i>)	140
Épilogue	153
Notes	155

Préface

En 1971, parut en hollandais *Bomen en planeten* (« Arbres et planètes »), un petit ouvrage de Frits-Hendrik Julius, un an après la mort de ce dernier. Le contenu de ce livre est le fruit d'une longue vie de chercheur, au cours de laquelle F.H. Julius a exploré les correspondances profondes cachées dans la nature. Il décrit en détail dans le premier chapitre de ce livre les chemins qu'il a empruntés à cette fin. F.H. Julius est l'un des rares chercheurs qui savent que l'homme doit pratiquer un travail d'observation auquel il s'adonne sans réserve, un travail de pensée intérieur et énergique, cela avec une attitude de grande humilité, s'il veut pénétrer les secrets les plus profonds de la nature. Il parvient alors à cette ferme conviction : la nature est une manifestation sublime de l'esprit créateur à l'œuvre dans l'univers. Mais on n'apprend à comprendre cette manifestation qu'à la mesure des forces de connaissance que l'on forge en son âme pour qu'elles deviennent de plus en plus efficaces et, parallèlement, de plus en plus désintéressées. On ne peut explorer la nature vivante dans sa réalité que si ce travail est associé à une éducation intérieure de l'âme ; c'était la règle de vie de F.H. Julius. Sinon, on se dirige vers les images abstraites de l'entendement, qui, au regard de la richesse de la nature, sont d'une pauvreté et d'une inconsistance souvent à peine croyables.

Dans cet ouvrage, F.H. Julius a saisi l'une des tâches centrales incombant à la recherche contemporaine : rendre compréhensibles les formations vivantes de la nature, dans toute la richesse de leur apparition, et dans leur lien avec les grandes lois de l'univers. Dans un livre précédent paru dans une première édition hollandaise en 1948, (*Évolution et métamorphose*, Triades, 2007), il avait montré de façon impressionnante, en s'appuyant sur Goethe, particulièrement sur son essai « De la tendance spirale dans le végétal », comment les différentes formes des plantes supérieures découlent du type général (*Typus*) modifié en différentes directions par l'influence des planètes. Dans *Bomen en planeten*, F.H. Julius a repris pour la compréhension de certains arbres ce mode d'observation cosmologique qui s'est avéré fécond.

Ce livre paraît maintenant en allemand, mais pas tout à fait sous sa forme originelle. Le chapitre où F.H. Julius, après une description détaillée des arbres, établit la relation avec les planètes, a semblé trop succinct à l'éditeur allemand. J'ai accédé volontiers à son souhait de présenter un exposé plus détaillé de ces correspondances; particulièrement aussi parce que j'avais rencontré fréquemment F.H. Julius dans les dernières années de sa vie et reçu de lui des impulsions capitales qui m'ont aidé dans mon propre travail d'observation de la nature. Au cours de différents entretiens, il m'a été permis de pressentir également ses intentions spirituelles. Il n'a pas été toutefois possible de reprendre le style vivant de son exposé. Le lecteur remarquera la nette césure entre les chapitres III et IV.

Quand on a étudié pendant des années le caractère des différents arbres, on connaît les difficultés à surmonter avant de retrouver dans leur formation les rythmes et les lois du monde planétaire. Il faut procéder d'autant plus prudemment que l'on ne choisit que quelques arbres parmi la multiplicité des essences de nos contrées. Car on sait que le reproche de correspondances schématiques ou arbitraires peut surgir rapidement. Celui qui fait le choix d'une approche cosmologique connaît très bien les risques d'un traitement simplificateur ou schématisant de la question. Celui-ci ne ferait que remplacer par d'autres abstractions les abstractions matérialistes qui veulent ramener les plantes à une conjugaison de processus moléculaires. Mais on peut travailler à s'élever à un autre niveau d'observation au moyen duquel on ne réfléchit pas sur la nature à l'aide de l'entendement, mais où l'on pénètre en elle spirituellement. Pour cela, l'activité pensante doit intensifier considérablement ses forces productives. C'est la voie qui a été empruntée dans ce livre. Celui qui constate en lisant comment on peut pour ainsi dire faire naître de façon créatrice les configurations des arbres à partir des lois du monde planétaire, acquiert dans la connaissance une assurance qui dépasse de loin les explications usuelles.

La nouvelle rédaction des chapitres IV et V a nécessité quelques transformations de la forme originale du livre. Le chapitre IV de l'édition hollandaise (« Les arbres entre lumière et ténèbres ») est devenu le chapitre III de la présente édition. F.H. Julius avait repris dans un chapitre ultérieur, d'un point de vue nouveau, sa brève description du lien entre les sept arbres et les planètes. Nous avons placé ce chapitre en annexe, parce qu'il décrit des correspondances importantes au sein du monde végétal.

La décision la plus difficile concerna le dernier chapitre (« Les arbres dans la suite des colonnes »). La nouvelle rédaction des

chapitres IV et V permet d'exposer plus clairement la loi qui s'exprime dans la succession des sept types d'arbres. Aussi, après une longue réflexion, ai-je réécrit ce chapitre en prenant bien soin d'y intégrer sa conception d'origine.

F.H. Julius conclut la brève préface de l'édition hollandaise par un propos que nous souhaitons reprendre dans la présente édition augmentée :

« Ce livre a un double objectif. En premier lieu, l'auteur espère pouvoir contribuer à l'approfondissement et à l'enrichissement des impressions que nous procure la nature. C'est à ce souci que répond la forme particulière dans laquelle sont écrites ces études d'arbres. En second lieu, il s'agit ici de l'exposé d'une partie d'un travail intérieur dont le premier Goethéanum constitue le point de départ.

Joie et satisfaction dans les rencontres avec la nature, travail intérieur rigoureux, prenant en compte des lois cosmiques : c'est une tentative d'accéder à ces deux ordres de réalité. »

Aujourd'hui où une menace sérieuse pèse sur la vie des arbres et des forêts, une étude qui conduit la conscience au-delà du champ d'observation restreint de ce qui est purement matériel revêt une certaine importance.

La recherche scientifique qui n'a voulu reconnaître pour unique réalité que ce qui apparaît sur le plan matériel a cru pouvoir expliquer la vie comme ce qui est mort : en termes mécanistes. Maintenant que, dans la sphère de l'activité pensante, la nature est devenue quelque chose de mort, nous nous trouvons devant la conséquence pratique de cette conception. Dans ses effets, la technique créée à partir de ce mode de penser imprègne la nature d'un souffle de mort de plus en plus puissant.

Un sentiment de responsabilité fait s'insurger contre cette destruction insensée un nombre grandissant de nos contemporains. Mais, pour établir un lien nouveau avec la nature, un travail de connaissance qui éclaire les correspondances plus profondes est nécessaire. Pour répondre à l'obligation d'endiguer la destruction du tissu vital issue de la technologie moderne, il faut qu'apparaisse une vision qui n'ait pas la volonté de dominer la nature mais qui pénètre par l'esprit dans toutes les dimensions de son être, d'où elle puisera les conditions de pratiques nouvelles, également pour la sylviculture, par exemple. Les relations des arbres avec les différents domaines du monde planétaire prendront alors de l'importance. C'est ce qu'ont montré les expériences menées par G.W. Schmidt depuis 1970¹.

Préface à la deuxième édition

Le lien intérieur entre deux domaines aussi éloignés dans leurs manifestations que les feuillus et les planètes ne peut se révéler qu'à l'aide d'une méthodologie adéquate appliquée de façon réfléchie. Il s'agit ici d'un mode d'observation qui ne se contente pas d'analogies, mais qui saisit, dans les processus formateurs, les lois du monde planétaire. Pour que cette méthode soit exposée le plus clairement possible, les chapitres IV et V, particulièrement ce dernier, ont été revus et augmentés. Quelques illustrations nouvelles ont en outre été ajoutées au texte, et d'autres remplacées par de plus caractéristiques.

Nous aimerions rappeler à propos de la méthode d'observation utilisée dans les chapitres IV et V qu'elle est proche de la méthode de connaissance de Goethe. Goethe a évoqué une fois le fait que « toute sa méthode reposait sur la déduction » et qu'il ne s'accordait aucun repos avant d'avoir trouvé « un point déterminant d'où l'on pouvait déduire beaucoup de choses. » (*in Bedeutende Fördernis durch ein geistreiches Wort* [« Stimulation importante par un seul mot plein d'esprit »]). Dans notre exposé, les rythmes et les lois planétaires constituent ce « point déterminant » à partir duquel on peut « déduire » la formation du feuillu en général puis des feuillus en particulier.

L'intention de traiter dans la nouvelle édition de ce livre quelques autres feuillus dans leurs rapports avec le monde planétaire et de montrer comment, chez certains d'entre eux, les lois de plusieurs planètes interfèrent, n'a pu aboutir, avant tout par manque de temps.

Après la 1^{ère} édition de ce livre, sont parues les recherches de L. Edwards qui montrent la correspondance planétaire des arbres étudiés ici en partant d'un tout autre domaine. Dans le dernier chapitre de sa « Géométrie du vivant » (*Geometrie des Lebendigen*, Stuttgart 1986), Edwards décrit comment il a pu établir, par des mesures subtiles, que l'organisation des bourgeons se modifie rythmiquement selon le mouvement de la Lune. Au moment de la conjonction et de l'opposition de la Lune avec la planète « maîtresse », cette organisation se relâche puis se stabilise. Ces observations montrent la pulsation des bourgeons des arbres en rapport avec les rythmes cosmiques correspondants.

Les observations d'Edwards et les études de ce livre se complètent de la plus heureuse façon. Le lien des arbres avec le monde planétaire apparaît de deux côtés différents: par la voie de l'expérience scientifique et par la méthode de connaissance « déductive ».

L'observation cosmologique peut manifestement ouvrir des perspectives qui demeurent fermées au champ de la génétique. Des chercheurs critiques reconnaissent que l'on croit certes que le code génétique est la cause de l'évolution et de la forme que prennent les êtres vivants; mais on ne sait pas exactement comment les structures nettement plus complexes des êtres vivants peuvent sortir des structures moléculaires relativement simples de l'ADN. Il s'agit d'une hypothèse, sans examen approfondi ni connaissance. Aussi conviendrait-il de cesser de considérer le code génétique comme une cause, mais d'y voir plutôt la *condition* de l'évolution des formes vivantes. Dans la recherche des causes, on ne devrait pas observer les processus vitaux qui se déroulent sur terre comme des phénomènes constituant un système fermé, mais en correspondance avec le cosmos, c'est-à-dire élargir le champ d'investigation à la nature dans sa globalité et ne pas se limiter à une séquence arbitraire. L'observation cosmologique serait alors le complément nécessaire à celle qu'offre la génétique, avec pour conséquence la formulation nouvelle de problèmes fondamentaux. La nouvelle édition de ce livre voudrait être une invitation à un tel élargissement de l'horizon.

Avril 1989

E. M. Kranich

À propos de la 4^e édition

Pour cette nouvelle édition, j'ai revu avec soin les différents chapitres de ce livre, y ai apporté quelques compléments et ajouté quelques illustrations. La modification la plus importante par rapport aux précédentes éditions est constituée par deux nouveaux chapitres. J'ai depuis longtemps ressenti comme un manque qu'une étude sur les arbres ne dise presque rien à propos des racines ni des bois. Cela était en un certain sens justifié par le fait que les caractères des planètes se manifestent avant tout dans les processus formateurs à la surface de la terre, c'est-à-dire là où la plante est en rapport avec son environnement, et de ce fait avec le cosmos. Mais l'arbre est un tout, et la racine en fait partie, d'autant plus que les forces agissant en elle ont une influence bien plus grande sur la partie aérienne que dans les plantes herbacées et les arbustes. En outre, une observation plus précise montrait certaines correspondances entre les racines et le port de l'arbre. Et on ne peut guère comprendre le bois, cette substance si caractéristique pour l'arbre, sans la racine. Par ce nouveau 6^e chapitre, l'aspect terrestre vient compléter l'aspect cosmologique, thème des chapitres précédents.

Dans un court chapitre, j'ai abordé un thème qui n'aurait su manquer dans un ouvrage traitant des arbres et des planètes : c'est le rapport des conifères, plus généralement des gymnospermes, aux planètes. Si l'on voulait décrire en profondeur ce rapport, cela conduirait à un exposé retenant de multiples perspectives. Cela dépasserait le cadre de cet ouvrage et surtout, modifierait son caractère. C'est pourquoi j'ai décidé de traiter ce thème sous forme de brève esquisse placée en appendice.

Janvier 2004

E. M. Kranich

I – Un chemin vers l'être des sept arbres

Point de départ: le premier Goethéanum

Toute recherche exige une méthode déterminée. Tout domaine recèle une voie qui peut conduire vers les profondeurs de ce dernier : il faut seulement la suivre avec une détermination suffisante. Toutefois, le choix du bon point de départ s'avère d'une importance extrême. Quelquefois, celui-ci est tout simplement sous nos yeux ; pourtant, souvent, nous ne le trouvons pas parce que nous ne le reconnaissons pas.

Pour le chercheur, c'est un grand bonheur de recevoir très tôt l'indication pour trouver l'orée de ce chemin, qui lui permet de s'y engager.

Le jeune étudiant qui entre à l'Université, plein de grandes attentes, est souvent saisi d'un véritable enthousiasme en face de toutes ces choses nouvelles qu'il découvre et qui lui permettent d'acquérir la base féconde dont il juge avoir absolument besoin. Mais s'il cherche sérieusement la vérité, à côté de tout cet enthousiasme, il ressentira bientôt une insatisfaction profonde. Peut-être cette promesse d'être en route vers l'élucidation du mystère de la vie n'est-elle qu'une illusion, alors qu'il se voit entraîné sur des voies qui l'éloignent de plus en plus du lieu où l'on peut contempler ce mystère. Une comparaison permettra d'exprimer au mieux ses expériences : la comparaison de ce que nous montre la nature à un spectacle de théâtre. Ce dernier n'a de valeur pour nous que si nous sommes en mesure de tourner toute notre attention visuelle sur l'image, toute notre attention auditive sur le son, sur la mélodie, mais ce faisant, d'oublier complètement ce qui se passe en coulisses. Naturellement, il s'y passe beaucoup de choses, mais tout cela se fait au service de l'image présentée sur scène. On ne peut comprendre la nature de cet événement que si l'on peut découvrir dans le spectacle même le sens de l'ensemble.

À l'Université, l'étudiant en sciences est préparé à sa discipline comme s'il n'avait qu'à se concentrer, si nous reprenons la comparaison, sur les coulisses, la technique d'éclairage, le maniement du rideau, l'entrée et la sortie des acteurs. Il apprend à se comporter en

spectateur qui cherche le contenu de ce qui est présenté là où il est impossible de le trouver ! Son attention est presque exclusivement tournée vers la technique.

Goethe nous montre d'autres façons de procéder. Il fut un grand artiste, et un tout aussi grand naturaliste. Il cherchait toujours le sens des données naturelles dans les images que la nature nous offre. Goethe était avant tout un phénoménologue. C'est donc des phénomènes dont il s'occupait, et il essayait de les *lire*, comme on lit une écriture.

Pour de nombreuses raisons, on peut également qualifier Goethe à bon droit de physiognomiste. Un physiognomiste tente de déchiffrer, à partir des formes du visage ou de la silhouette générale d'une personne, ou à partir de la manière dont elle se meut, certains traits de sa complexion intérieure, certaines de ses dispositions, etc. Goethe traitait les phénomènes comme s'il faisait une étude physiognomique de la nature.

Si, pour ses propres études, on commence par suivre les voies de recherche de Goethe et que, indépendamment de lui, on se tourne ensuite vers de nouveaux domaines, on a l'impression de se tenir devant un immense espace dans lequel presque personne n'a encore pénétré.

Pourquoi l'intérêt pour les profondeurs de la mer et les lointains du cosmos, jusqu'alors inaccessibles, est-il aujourd'hui si grand ? L'aspect extérieur de la surface du globe est largement exploré, mais on continue de chercher des choses nouvelles, inconnues.

Celui qui suit les voies ouvertes par Goethe s'apercevra rapidement qu'il reste encore bien des choses à découvrir au sein même de ce qui nous est le plus présent. Goethe écrivit un jour : « Si j'avais dix ans de moins, je serais fort tenté par un voyage en Inde, non pas pour découvrir quelque chose de nouveau, mais pour considérer à ma manière ce qui a déjà été découvert. » C'est également le but que nous devons atteindre : observer ce qui est connu avec des yeux neufs.

Chacun peut alors partir en grands voyages de découverte sans faire pour autant de lointains déplacements.

Toute éducation des organes sensoriels signifie l'ouverture de nouveaux domaines. L'expérience que l'on peut faire en ce cas, c'est d'être en face d'un mur dont la porte et la clé nous seraient restées invisibles jusqu'alors ; mais que l'on a désormais trouvé l'accès à un lieu comparable à un jardin caché, situé pourtant au beau milieu du monde familier qui nous entoure.

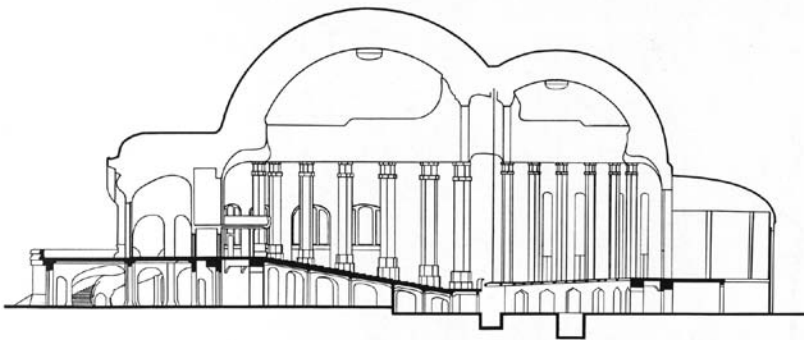
L'expérience de la jeune fille dans le célèbre livre pour enfants de F.H. Burnett, *Le jardin secret*, le franchissement du rosier qui pousse

derrière le mur, est pour nous l'image d'une méthode scientifique. Et ce que cette découverte apporta, aider les personnes de son entourage à guérir et à entrer dans une vie nouvelle, peut devenir pour nous réalité vivante.

Ce à quoi Goethe a pu parvenir grâce à son génial sens de l'orientation ne nous est pas donné d'emblée, même au terme d'un travail intense et systématique. On pourrait penser qu'il portait en son être quelque chose comme une empreinte particulière de la sagesse à l'œuvre dans le monde et qu'elle lui donnait ce sens de l'orientation.

Dans la plupart des cas, nous n'avons pas reçu un tel héritage. Mais, pour avancer dans cette voie, nous pouvons nous appuyer sur les méthodes de formation données par Rudolf Steiner. Par la grandeur de sa personnalité et les exercices variés qu'il s'imposa, il était capable non seulement de s'orienter dans le domaine des phénomènes mais aussi de pénétrer dans les domaines qui s'expriment à travers les phénomènes : les mondes suprasensibles. Dans ses conférences et dans ses livres, il a donné une image de ces mondes cachés, offrant ainsi un aperçu de la structure véritable des phénomènes.

L'une de ses créations artistiques, le premier Goethéanum, est une œuvre à facettes particulièrement nombreuses. Cet édifice était un reflet de la structure de l'univers, dans lequel se rencontraient le passé et l'avenir de l'humanité. L'étude de cet édifice peut nous indiquer la direction à prendre dans de nombreuses voies de recherche.



*Coupe longitudinale du Goethéanum
par L. Witta*

Ce qui est important pour notre but, c'est avant tout la manière dont les matériaux ont été employés. La partie inférieure de l'édifice avait été coulée en béton. Sur ce socle, s'élevaient deux rotondes, une petite et une plus grande, dont les plans au sol circulaires s'entrecoupaient. Les murs intérieurs de la grande rotonde étaient divisés en sept secteurs, chacun étant réalisé dans une essence de bois différente. Dans la salle se dressaient deux fois sept colonnes qui, pourvues

d'une architrave annulaire, supportaient la face intérieure de la coupole. L'architrave était également divisée en secteurs délimités par des lignes verticales qui prolongeaient les colonnes. Chaque colonne et chaque partie de l'architrave entre deux colonnes était réalisées dans une essence de bois spécifique².

Ce sont surtout les formes des chapiteaux qui parlaient une langue claire. Leurs motifs ne pouvaient trouver leur parfaite expression que grâce à l'utilisation d'un matériau qui s'accordait pleinement avec eux. Il y avait donc un rapport étroit entre les motifs des chapiteaux et les caractéristiques des différentes essences. Et ces caractéristiques se rapportent naturellement au style de vie des arbres dont provient le bois.

Rudolf Steiner a donné d'importantes indications relatives aux motifs des chapiteaux et sur l'image de puissances créatrices supérieures qui a été fixée en eux³. Si nous étudions les sept arbres dans le système donné par les colonnes, nous pouvons espérer retrouver dans la nature les traces laissées par ces forces créatrices.

Ces données nous orientent pour appliquer une systématique déterminée. Par exemple, nous pouvons partir des sept jours de la semaine et nous concentrer chaque jour sur l'un de ces arbres, mais en suivant l'ordre des colonnes. Si nous faisons cela régulièrement, sur une longue durée, nous rencontrons toujours le même arbre au même jour de la semaine mais nous parcourons également aussi à chaque fois à nouveau tout l'ensemble, la totalité de cette heptade. Les nombreuses possibilités de comparaison permettent de faire particulièrement ressortir les caractéristiques de chacun des arbres.

Outre cet aspect plutôt technique qui prend pour auxiliaires les jours de la semaine, il y a encore un aspect principal. Rudolf Steiner parlait des colonnes comme des représentantes des planètes. Il avait choisi les bois de ces arbres-là parce que c'étaient eux qui restituaient le plus distinctement les diverses influences planétaires. La série des planètes exprimée dans l'ordonnance des colonnes s'accorde à son tour avec la succession des planètes qui, suivant une ancienne tradition, déterminent le caractère de chacun des jours de la semaine. On peut reconnaître dans cet ordre les lois qui déterminent toute évolution capitale dans le temps. Toute évolution véritable repose sur la traversée de sept stades successifs.

Si nous nous en tenons à cette suite, dans l'étude des arbres, nous agissons en accord avec les lois fondamentales de l'univers. Nous nous ouvrons à l'accord harmonieux des forces créatrices et cherchons à cultiver une vie intérieure qui s'intègre dans ce chœur.

Donnons tout d'abord une vue d'ensemble des essences mises en œuvre dans les colonnes, en rapport avec les planètes :

Première colonne	–	Charme	–	Saturne	♄
Deuxième colonne	–	Frêne	–	Soleil	☉
Troisième colonne	–	Cerisier	–	Lune	☾
Quatrième colonne	–	Chêne	–	Mars	♂
Cinquième colonne	–	Orme	–	Mercuré	☿
Sixième colonne	–	Érable	–	Jupiter	♃
Septième colonne	–	Bouleau	–	Vénus ⁴	♀

Il n'y a pas seulement un lien entre les planètes qui trouve son expression dans la succession temporelle, mais il y a là, également, une structure spatiale. On peut distinguer dans les planètes celles dont l'orbite reste toujours au-delà du Soleil et de la Terre et celles dont l'orbite passe entre le Soleil et la Terre. On appelle les premières les planètes supérieures et les secondes les planètes inférieures. En outre, les planètes ont des caractéristiques qui se complètent de telle sorte qu'à une planète supérieure fait toujours face en polarité une planète inférieure, de la manière suivante :

Saturne	–	Lune
Jupiter	–	Mercuré
Mars	–	Vénus
Soleil		

Quand on se concentre chaque jour sur un arbre, de la façon que nous avons préalablement indiquée, et que l'on compare celui-ci avec l'arbre du jour précédent, on peut lui opposer en outre l'arbre qui correspond à la planète qui lui est opposée. Cette méthode de travail fait apparaître d'autres traits caractéristiques que, sans l'aide de cette démarche systématique, on n'aurait pas relevés. Des caractères qui semblaient fort simples prennent une importance inattendue. Par exemple, on peut observer avec surprise que les feuilles des arbres qui appartiennent à des planètes opposées ont respectivement un pétiole plutôt court ou plutôt long.

Charme	–	court	Cerisier	–	plus long
Érable	–	long	Orme	–	court
Chêne	–	court	Bouleau	–	plus long

Mais quelle méthode devons-nous utiliser pour étudier un arbre en particulier? Comment apprenons-nous à reconnaître en un arbre un être vivant? Nous devons saisir toutes les occasions d'accueillir en nous l'image des arbres sous les rapports les plus variés. Il nous faudra même viser l'exhaustivité en systématisant nos perceptions et en tentant de collecter des images de tous les stades de leur vie. Nous observerons les arbres pendant le jour et pendant la nuit et nous les accompagnerons avant tout à travers les saisons.

Mais cela ne suffit pas encore. Un être vivant est différent à chaque instant. Nous ne pouvons jamais dire: ce qui se tient là devant nous, c'est l'être essentiel. Nous pouvons tout au plus comparer cette image à la photographie instantanée d'un mouvement en cours. Le végétal nous rend cet exercice particulièrement difficile parce que ses mouvements, liés à sa croissance et son déploiement dans l'espace, s'effectuent d'ordinaire si lentement que nous ne pouvons pas les suivre visuellement.

Il existe un moyen de surmonter ces difficultés. Ce que l'on ne peut pas percevoir extérieurement, les continuelles modifications de forme, on peut les recréer dans ses représentations. Grâce à la mobilité de notre activité représentative, nous sommes en mesure d'accueillir en nous l'image d'une plante et de lui faire traverser dans nos représentations l'ensemble de son évolution. On s'identifie ainsi à la totalité de la vie de la plante et l'on ne dépend plus de petits fragments de l'ensemble du cycle de vie. On recrée la plante non seulement comme un être qui édifie une certaine structure et une certaine forme dans l'espace, mais aussi comme un être dont la vie se manifeste dans une certaine structure temporelle. En même temps, on apprend à prêter moins attention à la forme figée, mais plutôt au *passage* de forme en forme. Lors de cette étude, on accomplit un pas important: celui qui mène de la forme au mouvement.

On amasse sur cette voie de riches expériences. On remarque par exemple que la vie de nos pensées n'est pas isolée de la réalité au point où nous le font supposer nos impressions quotidiennes. La nature vient à notre rencontre de l'intérieur et peut contribuer à corriger certaines représentations, compléter des mouvements, attirer l'attention sur les interactions de la lumière, du vent et de l'eau, montrer les relations entre les insectes, les oiseaux et la plante. Ce que l'on cherche à atteindre demandera peut-être beaucoup d'efforts, mais il ne s'écoulera pas nécessairement beaucoup de temps avant que l'on entre en contact avec une sphère de vie débordante et rayonnante.

On découvrira alors très rapidement quelque chose qui appartient aux plus riches expériences qui soient: pour la nature, les phénomènes

qui sont importants sont souvent tout autres que ceux auxquels on a coutume de prêter attention. Jusque dans ses pensées, on commence à se ressentir de plus en plus comme un élève de la nature.

On remarque à quel point nos perceptions demeuraient jusqu'alors superficielles et l'on se voit invité à ajouter ce qui manque à ce qui est déjà présent, de préférence en observant la nature, ou à défaut en s'aidant de reproductions ou de descriptions.

Ce genre de relation intense avec les plantes montre de façon encore plus claire qu'elles sont des êtres qui s'expriment en formes au geste caractéristique. Même une forme figée se laisse toujours identifier comme l'expression d'un monde intérieur. Quand on observe longuement une plante, sur une durée significative, au cours de laquelle elle déploie cette forme, sa force d'expression se manifestera avec bien plus d'intensité.

Si l'on se donne la peine de dessiner plusieurs jours de suite la forme continuellement changeante d'un bourgeon foliaire en train de s'ouvrir, cela constituera une aide notable pour ces représentations.

Il n'est pas indiqué de photographier les stades successifs, parce qu'en ce cas tout effort personnel est écarté et qu'en outre on a très vite l'impression que les mouvements de cette plante qui se déploie ont une connotation animale plus ou moins nette. De même, regarder un film qui présente en accéléré ces processus d'ouverture ne saurait être d'un grand secours ; car se placer en simple spectateur entraîne la perte du moindre effort personnel et l'on se prive définitivement de l'impression de vie rayonnante qui confère à cet exercice tout son éclat.

La meilleure façon de se familiariser avec ces exercices méthodiques, c'est de choisir des plantes dont la structure et les mouvements d'ouverture sont relativement simples, comme par exemple le Perce-neige, le Pissenlit ou l'Ortie blanche. Il sera peut-être préférable de n'entreprendre qu'ensuite les exercices sur les arbres. La pratique de ces exercices a des effets en différents domaines. On remarquera par exemple que la perception se modifie. Si l'on concentre toute son attention sur une plante, il peut arriver que l'on décèle, à travers l'image fixe, un mouvement continu. On commence à reconnaître la manière dont les formes sont apparues et ce à quoi elles tendent.

On remarque également que ces représentations activées, éveillées à la vie, ont une influence notable sur son propre organisme. C'est précisément sur ce point qu'il convient de tourner son attention. Les représentations usuelles, quotidiennes, ont peu d'influence sur lui, elles s'élaborent plus ou moins dans un espace isolé. Mais ces autres représentations qui sont liées plus profondément à la vie des plantes,

exercent également une action plus profonde sur nos propres processus vitaux. On doit donc veiller à ce que cette action ne s'exprime que sous une forme empreinte de régularité et d'harmonie.

On pourra toutefois toujours constater un rafraîchissement de ses propres forces vitales. Mais il est vrai que certains problèmes peuvent apparaître en cas de pratique unilatérale de ces exercices. Les plantes nous montrent en général de façon particulièrement nette les gestes selon lesquels elles se déploient. Ceux-ci commencent la plupart du temps par un stade terrestre, obscur, d'où ils aspirent à une rencontre avec la lumière. Un état plus dense, voire plus grossier, passe donc à un état plus subtil, ennobli. Si l'on observe d'une façon trop exclusive cette orientation avec ses propres représentations, on court le danger de perdre le juste contact avec la Terre et avec son propre corps, ce qui peut avoir comme conséquence l'apparition de crises d'hébétéude.

Ce sont les plantes elles-mêmes qui nous offrent l'antidote nécessaire. Elles font toujours succéder à la fleur la formation d'une graine, le déploiement est toujours accompagné de densification de substance allant jusqu'à la lignification de la tige et du tronc. Il suffit donc de se plonger avec exactement la même intensité dans ces processus que dans ceux du déploiement. La représentation active de ces processus présente certes de plus grandes difficultés. On pourra encore suivre dans une certaine mesure la lignification. Mais la formation de graine est beaucoup plus complexe. La contraction et le durcissement de la substance se laissent cerner avec assez de netteté, mais la densification de la forme déployée en vue de nouvelles possibilités de croissance échappe totalement à la représentation. Dans ce type d'exercices, ce qui importe avant tout c'est l'effort accompli pour l'exécuter, car c'est de lui que vient l'effet.

Ce qui est décrit dans les esquisses suivantes est en grande partie le résultat d'exercices de ce genre.

II – Les sept arbres

L'Orme

Il y eut une époque, elle n'est pas si éloignée, où l'Orme pouvait être considéré comme l'arbre caractéristique du paysage des polders hollandais. Nous rencontrions alors, quand nous marchions dans les vertes prairies traversées de fossés bleus, toujours et toujours ces longues allées. C'était magnifique de les voir s'approcher depuis l'horizon, s'élevant lentement pour devenir une file de hautes silhouettes qui passaient près de nous puis, loin derrière nous, disparaissaient à nouveau dans le néant.

Mais comment s'expliquait donc la belle ligne ondulée qu'ils dessinaient sur le ciel? Eh bien, la raison était très simple. Partout où les arbres avaient atteint une taille particulièrement élevée, il y avait une digue transversale sur laquelle les bêtes attendaient la traite. Un arbre éprouve lui aussi de la reconnaissance s'il peut jouir d'un peu d'espace et d'un peu de future. Entre les digues, il n'y avait qu'une étroite bande de terre, enclavée entre deux fossés. D'autres arbres atteindraient également une haute taille ou resteraient petits, comme le fait l'Orme, mais aucun autre que lui ne donne naissance, pour une raison si simple, à une ligne dansante à ce point.

Si nous voulons étudier l'être d'un arbre particulier, nous pouvons emprunter plusieurs voies. Nous pouvons par exemple essayer de nous représenter sa croissance depuis le premier stade jusqu'à son plein déploiement, voire jusqu'au stade où la maturité est dépassée. Nous pouvons également suivre de près les métamorphoses de cet arbre au cours de l'année. C'est précisément à cette dernière observation que nous appelle l'être de l'Orme.

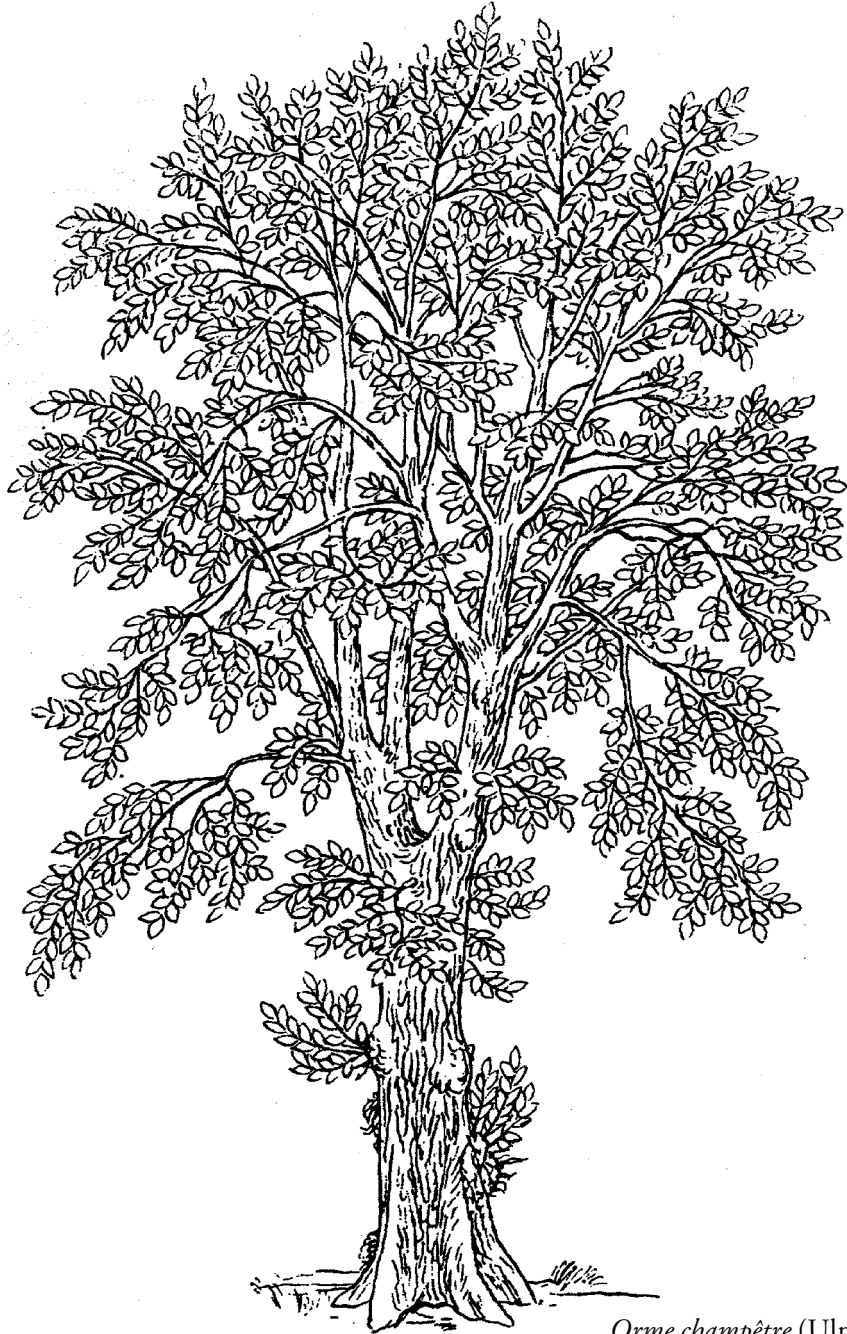
Au printemps, quand les tendres bourgeons commencent à gonfler, apparaît sur chacun tout d'abord une petite pointe verte. Il grossit et devient un faisceau de petites feuilles finement frisées, vert pâle, qui se poussent vers le dehors et s'inclinent bientôt gracieusement vers le bas. Puis, partant de la branche, la petite tige s'étend de plus en plus, se redresse et les jeunes feuilles se déplient l'une après

l'autre latéralement. Mais auparavant, chaque feuille, dès qu'elle a atteint la largeur d'un écu, s'offrira encore à protéger la tendre pointe comme le ferait un chevalier. Mais même ensuite elles ne se détachent que peu de la petite tige commune, car leur pétiole est trop court pour cela. Comme si elles géraient encore tout en commun, elles sont implantées à droite et à gauche dans un ordre strict.

Une feuille d'Orme (voir p. 134) que l'on regarde isolément semble au premier abord quelque chose de tout à fait quotidien, habituel; mais au regard qui l'observe avec amour, elle montre bientôt un bord bien denté, et son contour dessine des lignes aux douces ondulations, ce qui témoigne d'une tension que l'on trouve rarement dans d'autres plantes. En vérité, cette feuille cache une richesse extraordinaire derrière sa forme apparemment si simple, richesse toutefois qui ne se dévoilera qu'à celui qui sait utiliser, outre ses yeux, ses oreilles. En général, on sait que la feuille d'Orme présente une forte asymétrie. La moitié de la feuille qui est tournée vers la pointe de la tige descend plus bas sur le pétiole que l'autre moitié. La plupart du temps, on ne voit pas toutefois que le contour des deux moitiés est très différent. Il faut pour cela s'exercer à voir en écoutant. Ces deux lignes deviennent alors deux êtres qui font joyeusement de la musique ensemble. À tout changement de direction d'un côté, l'autre côté répond comme en jouant, on dirait deux mélodies qui s'unissent harmonieusement.

La plupart des feuillus fleurissent tôt dans l'année, à peu près au moment où les feuilles sortent. La maturation des fruits se poursuit souvent à travers tout l'été. Chez l'Orme, tout cela se fait hâtivement, dans la précipitation. Quand, très tôt dans l'année, les bourgeons commencent à gonfler, c'est presque comme si ce processus se déroulait trop vite pour une partie d'entre eux. Bientôt, les branches les plus fines portent des rangées de petites boules sombres, dont chacune est un agglomérat de fleurs discrètes. Elles continuent de grandir jusqu'à ce qu'elles explosent, dès que leur couleur est passée du brun-rouge au vert, en d'innombrables petits disques ressemblant à de la peau et au milieu desquels se trouve une graine. Presque toutes les plantes s'accordent suffisamment de temps pour faire mûrir leurs fruits à la chaleur du soleil; l'Orme cependant répand ses «sous» alors qu'ils sont encore verts, avant que la feuille ne se soit pleinement déployée.

Celui qui veut accéder à une connaissance approfondie de la nature des arbres découvrira qu'ils se transforment à tel point à chaque saison qu'ils nous parlent à chaque fois dans une langue nouvelle. Et nous qui voulons les suivre dans les rondes de leur vie, nous devons ouvrir à chaque fois une nouvelle porte de notre âme pour comprendre cette langue.



Orme champêtre (Ulmus carpiniifolia)
l'espèce la plus répandue (Harwerth et Lipser)

Au printemps, ils attendent de nous que nous dirigions notre regard plein de tendresse sur les bourgeons et que nous suivions l'éclatement de ces bourgeons avec la plus grande sensibilité. Car si sévère que paraisse à l'œil le bois d'où sortent les bourgeons, les forces de vie agissent alors avec un esprit joueur qui ressemble à celui d'un enfant joyeux.

En été en revanche, ce monde des toutes petites choses est beaucoup moins fascinant. Les arbres nous repoussent alors avec leur épais feuillage et exigent d'être observés à distance respectueuse. Ils nous parlent maintenant dans une langue beaucoup plus puissante. Chaque arbre tend à s'élever de terre avec son tronc puissant et cherche avec sa cime le vaste espace. Chaque année de nouveau, quand le feuillage se déploie, cette quête de l'espace se traduit par un grand abandon à l'air. C'est pourquoi, en été, nous devons particulièrement prêter attention à la manière dont les feuilles bougent dans le vent et emportent les branches dans cette danse. Nous devons lire cela comme un langage gestuel dans lequel l'être de chaque arbre s'exprime avec une grande clarté.

La feuille de l'Orme n'a que peu de possibilité de mouvement, car son pétiole est trop court pour cela. À la place, les feuilles et les branches les plus fines qui les portent entrent dans un jeu très tonique avec le vent. Une allée d'Ormes, traversée par un frais vent d'été n'est plus qu'un mouvement de vagues qui montent et descendent. Il n'y a nulle part de gestes anguleux ou raides. Ici, le vent se fait musicien qui joue d'un magnifique instrument, tantôt avec puissance, tantôt avec une grande délicatesse, mais toujours avec beaucoup d'amour et d'harmonie.

Si nous voulons accompagner les arbres à travers l'automne, nous devons essayer de nous embraser avec enthousiasme comme eux, de rayonner avec eux et de nous unir au puissant processus de feu qui s'empare d'eux tous sous mille formes différentes. Mais nous devons également être prêts à faire place en nous à une grande tristesse lorsque les feuilles, une à une, lentement, tombent à terre et que les branches se tendent vers le ciel comme des hampes dénudées.

La couleur que prend l'Orme en automne est belle, certes, mais jamais éblouissante. Chaque feuille commence à se colorer à partir du bord, jusqu'à ce qu'un jaune clair ait chassé le vert. Mais cet embrasement ne va pas jusqu'au rouge-brun flamboyant ni même jusqu'à l'orange. Il ne nous saisit jamais avec l'intensité qu'offre le brasier des Hêtres. Pendant un bref moment, les Ormes se dressent, clairs et joyeux, – mais bien vite nous sommes emplis d'une silencieuse nostalgie quand il ne reste plus que quelques feuilles solitaires pendant entre les branches.

Pendant l'hiver, nous devons attacher notre regard au modelé des arbres. Nous devrions redonner forme en nous à la puissante montée du tronc, suivre la ramification progressive qui peut être tour à tour très saccadée ou très fluide; nous devons essayer de nous unir par le sentiment jusque dans la position et la forme du bourgeon.

Peut-être plus que chez d'autres arbres, c'est après la chute des feuilles que l'être de l'Orme se manifeste de la façon la plus splendide. Aucune autre plante ne nous invite autant que l'Orme à nous adonner à la contemplation de pareil jeu fluide de formes. Toute apparition de forme, toute transformation de cette forme se déroule sur le mode du flux et du glissement. Le tronc monte vers le haut, semblable à un courant puissant; la ramification est une division continue, un mouvement centrifuge qui va croissant, on pourrait presque parler de pulvérisation en courants de plus en plus petits. Les branches basses sont encore un peu raides; elles commencent par un mouvement vers le haut, pour retomber ensuite seulement latéralement et vers le bas. Cet élan collectif, qui en réalité ressemble à un flux, se renforce en s'élevant, jusqu'à ce que le tronc principal s'ouvre progressivement en plusieurs branches qui s'écartent en tendant vers le haut, se séparant elles-mêmes à leur tour en petites branches de plus en plus ramifiées et de plus en plus jeunes. Quand toutes ces ramifications ont atteint un stade de grande finesse, quand les branches se sont ainsi divisées à l'envi et s'étendent dans un espace très vaste, on a l'image d'un jaillissement final réglé par le jeu merveilleux de rameaux d'une délicatesse extrême. Tout l'entourage du houppier n'est que danses et batifolages. Il semble qu'il n'y ait plus la moindre place qui ne soit soudainement traversée par une brindille. Sans cesse se manifeste cette tendance toujours renouvelée à la danse et au rythme. Même le rameau le plus fin avec ses délicats bourgeons naissants fera encore bien vite une virevolte espiègle.

En hiver, il y a parfois des jours gris, brumeux, pleins d'une oppressante mélancolie. Le soleil, qui se trouve déjà sous l'horizon pendant de longues heures dans la journée, reste alors complètement caché. La lumière traverse bien à grand-peine les voiles épais, mais elle traîne une grisaille avec elle qui est pire que les ténèbres les plus noires. Nous préférerions fuir pour nous délivrer de cette oppression paralysante. Nous marchons le long d'un fossé et n'entendons tout d'abord rien d'autre que le bruit peu réconfortant de la circulation sur la route. Mais voici que soudain: une faible lueur... Qu'est-ce donc? Ce sont des Ormes avec leurs fines branches que l'humidité rend sombres, et qui semblent suspendues au-dessus de l'eau comme un tissu léger amplement déployé, avec mille gouttelettes claires posées sur le sombre bois. Comme pris par un charme, nous nous sentons

entraînés dans le jeu joyeux de cette vivante cascade de branches. Quelque chose qui au départ n'était que visible devient alors audible, un très doux carillon aux notes subtiles. Chaque gouttelette semble avoir été suspendue avec le plus grand soin, tant est pure l'harmonie spatiale de tout cet ensemble, tant est grande la présence du rythme dans cette succession. Par temps de brouillard, il y a aussi des gouttelettes sur les branches d'autres arbres ; mais où trouve-t-on ailleurs que chez l'Orme pareille ordonnance joueuse ?

Et puis, par un jour de printemps clément, nous retournons nous promener le long du fossé. Le ciel est bleu pâle et le bois sombre est encore entouré de voiles de brouillard bleuâtres, mais, étendu sur ces voiles, nous percevons un premier léger souffle de vert. Notre regard glisse d'arbre en arbre, toujours plus loin vers l'horizon. On le voit partout, partout à la fois, ininterrompu : partout ce tissu magique arachnéen qui se dissipe là-bas dans le ciel. Tous les bourgeons qui ont la même belle ordonnance que les gouttelettes sont maintenant sortis et ressemblent à d'amusantes bouclettes vertes.

Et quand, emplis de toute cette joie printanière, nous nous plaçons sous la coupole d'un groupe d'Ormes, il peut arriver que nous soyons conduits tout en haut de la cime et que nous percevions des chants de joie célestes et la musique de flûtes douces, que nous ressentions comme d'innombrables êtres emplis de jubilation qui jouent autour des bourgeons comme s'ils voulaient aider eux aussi à en faire sortir le vert.

Chez l'Orme, tout paraît si simple, si quotidien. Où sont chez lui les caractéristiques extraordinaires, où est ce qui surpasse tous les autres, qui rend chaque être de la nature si irremplaçable ? Nous voyons un tronc élancé avec une écorce aux stries fines et une multitude de feuilles tout à fait ordinaires. Tout cela fait au premier abord une impression fort quotidienne, tout semble être exactement comme chez les autres arbres. Mais si l'on commence à pénétrer vers l'être de l'Orme, il fleurit en notre âme et se transforme en un bien précieux. Ce n'est pas une richesse de coloris, ni un parfum délicat, ni une forme parlante que nous rencontrons ici ; en tous ces domaines, l'Orme n'est que moyen. Ce qui est vraiment typique de l'Orme, c'est le mouvement, un mouvement magnifiquement rythmé qui s'est figé en un geste. On peut suivre cela jusque dans la structure du bois, qui présente des ondes légères. L'Orme ne tombe jamais dans les extrêmes, il ne se relie pas avec démesure aux rudes forces de la Terre, mais il ne s'adonne pas non plus aux processus ignés de la floraison ou à l'ardeur des colorations automnales. C'est dans le domaine médian que se révèle le plus distinctement l'être

de l'Orme, dans le pétiole et dans la feuille, là où se rencontrent et se pénètrent l'élément eau et l'élément air. L'Orme est comme un médiateur. Il a une liaison aérée avec des choses diverses : avec des choses célestes et avec des choses terrestres, avec ce qui aspire à la grandeur et avec des choses délicates, fines. Oui, l'Orme indique les meilleures forces qui peuvent être développées en Hollande.

Il y a des années, W. Leclercq écrivit avec un grand enthousiasme un livre sur les arbres et les plantations forestières⁵. C'est en décrivant l'Orme que son enthousiasme s'enflamme tout particulièrement. À un certain moment, il dit que l'impression procurée par un Orme dénudé était telle qu'elle permettait de comprendre ceux qui disent qu'un arbre a une âme et un caractère propre. Naturellement, ainsi formulée, cette affirmation est fautive ; mais elle renvoie à une vérité : avoir une âme, cela suppose un espace intérieur et même de la conscience ; il ne saurait en être question chez un arbre.

Mais c'est quelque chose d'autre qui est effectivement exact. Tout arbre, et ce qui est dit maintenant vaut tout particulièrement pour les arbres dont nous parlons ici, présente non seulement le type « Arbre » général, mais porte en outre le sceau ou le reflet de certains principes globaux. Nos sept arbres sont les représentants les plus fidèles et les plus purs de tels principes. L'Orme est lié tout particulièrement à ce que les alchimistes nommaient « mercure ». Pour eux, ce principe était la meilleure clé pour décrypter la totalité de la nature. On le voit réalisé dans tout ce qui est jeu rythmique et mouvements circulaires, avant tout également dans la formation de gouttes et dans la vaporisation, dans les nombreuses formes du cycle de l'eau.

Et il y a aussi des hommes qui, dans toute la structure de leur âme, sont les représentants de ce principe. Ils ne trouveront pas satisfaction tant que le jeu, au meilleur sens de ce terme, n'irriguera pas toutes choses dans la communauté à laquelle ils appartiennent, tant que toutes les choses qui les entourent ne seront pas reliées par des échanges fluides. Naturellement, leur vie intérieure sera également très animée et ils réagiront avec une grande vivacité à tout ce qu'ils rencontreront. Ils savent tirer profit de toute situation et maîtrisent surtout l'art de faire advenir des miracles en mettant des personnes en relation les unes avec les autres.